

OUISTREHAM

Film français d'Emmanuel Carrère

Durée : 1h 47mn

Genre : Drame

Avec Juliette Binoche: Marianne Winckler

Hélène Lambert : Christelle Thomassin

Léa Carne : Marilou

Louise Poclecka : Louise

Evelyne Porée : Nadège

Steve Papagiannis : Steve

Aude Ruyter : la conseillère pole emploi

Emilie Madeleine : Justine

Didier Pupin : Cédric

Jérémy Lechevalier : Eric

Public : Adultes

Sortie : 12 janvier 2022

Sélectionné au festival de Cannes 2021, Quinzaine des réalisateurs.

César 2023 de la meilleure actrice pour Juliette Binoche.

Prix du film européen au festival de San Sébastian 2021.

L'histoire :

Au tournant de la cinquantaine, l'écrivaine Marianne Winckler s'immerge pendant un an dans le monde du travail intérimaire et précaire, en postulant puis travaillant comme femme de ménage à bord des ferries faisant la liaison Ouistreham - Portsmouth.

Intérêt:

Regards sur des « invisibles » de la société ; le travail précaire ; la solidarité ; questionnement sur la mystification pour les besoins d'une enquête.

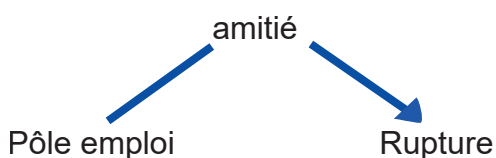


Des questions pour un débat

- 1) Comment le film est-il construit ? Pourquoi ?
- 2) Que représente pour Marianne son expérience de femme de ménage, par rapport à sa vraie vie ?
- 3) Quelles découvertes fait-elle dans la recherche d'un emploi et « les métiers de la propreté » ?
- 4) Relever les gestes de solidarité partagés avec Marianne et la qualité des relations avec ses collègues.
- 5) Que penser de la scène finale ?

1) Comment le film est-il construit ? Pourquoi ?

Une amitié qui tourne mal entre deux femmes, Christelle et Marianne : Approche, amitié, cassure.



Film construit autour du projet de Marianne : écrire un livre

Mise en parallèle du travail de l'écrivain avec son enquête et celui de femme de ménage : la voix off, les prises de notes et la réalité du travail.

Comprendre la démarche intellectuelle de Marianne et son implication.

2) Que représente pour Marianne son expérience de femme de ménage, par rapport à sa vraie vie ?

-Les sources de son roman.

-Comment peut-elle vivre cette expérience, connaissant la vraie vie qui l'attend ? Dédoublage de personnalité.

-Quelle est sa vraie vie ? On ne sait rien d'elle : à part le décès de son père et l'ami sur le bateau qui dévoile sa véritable identité par allusion à des rencontres faites quelques temps en arrière. Sinon c'est elle qui raconte «son passé» - femme de garagiste à Chateauroux ...- des éléments vrais ou faux ?

-Pour Marianne, c'est une découverte, une immersion. Elle est en observation. Rencontre entre deux mondes.

-Elle vit cette expérience dans son corps.

-Authenticité et mensonge : il y a ambiguïté.

3) Quelles découvertes fait-elle dans la recherche d'un emploi et « les métiers de la propreté » ?

Marianne est ignare en ce qui concerne la recherche d'emploi.

Elle découvre l'administration de «Pôle emploi» (*Devenu France travail depuis peu - ndlr*), les incohérences et la lenteur administrative, les dossiers qu'il faut toujours compléter ... alors qu'il faut être rapide dans "le métier de la propreté".

Pour elle, ses références sont : le nombre de livres vendus. A pôle emploi, on lui demande ses qualités et ses défauts. Elle se retrouve dans un monde qu'elle ne connaît pas du tout.

Elle découvre les cheminements des autres demandeurs d'emploi, les cadences, la solidarité entre collègues, l'exploitation.

Elle découvre la misère sociale; un autre milieu ; des hommes et des femmes qui ont besoin de travailler ; qui cumulent plusieurs emplois ; des hommes et des femmes dont la vie est centrée sur «avoir du travail» et sur les ressources en fin de mois.

Elle découvre le mépris des employeurs.

4) Relever les gestes de solidarité partagés avec Marianne et la qualité des relations avec ses collègues.

Les retrouvailles après le boulot ; boire des coups ; les cafés ; les cigarettes ; le covoiturage ; l'apéro tiré du coffre de la voiture ; le prêt de la voiture ; la pizza -de marque !- ; elle est encadrée par les autres, aidée quand elle débute.

La joie ; l'esprit d'équipe ; le cadeau d'anniversaire ; le gâteau.

Les enfants à la plage avec la construction du château de sable, lequel est détruit par la mer, analogie avec l'amitié pour Christelle qui va se rompre à la fin.

5) *Que penser de la scène finale ?*

On peut supposer qu'il y aura un "après" la cassure ou bien alors, tout est fini.

La tristesse qui résume la situation ; Les deux mondes sont face à face , Mariane, seule, qui a retrouvé sa place d'écrivaine et Christelle et Marilou dans le bus avec les portes qui se ferment.

On reste sur une interrogation.

La trahison est consommée.

Le livre est-il une exploitation de ce qu'elle a vécu avec les autres femmes ?

Trahison, duperie : Marianne s'est piégée elle-même en se liant d'amitié avec Christelle ; elle ne peut partager.

La relation est-elle réelle à partir d'un mensonge ?

Elle a cru vivre la vie des autres, mais ce fut une illusion. «*Cela n'a pas de sens*» dernière phrase prononcée par Marianne. Mais prendre la place d'une autre , est-ce que cela a du sens ?

Une image montre la séparation des deux femmes dans l'appartement de Christelle : chacune fume une cigarette à une fenêtre mais elles sont séparées par une fenêtre fermée.

L'ensemble des "amies" sont présentes à la signature du livre, sauf Christelle et Marilou, "les vraies amies".



La critique de La Croix

Les femmes de «Ouireham»

Porté par Juliette Binoche, sa comédienne principale, *Ouireham* est une libre adaptation de l'enquête de Florence Aubenas. À la dimension documentaire du livre, le réalisateur Emmanuel Carrère ajoute une réflexion sur le mensonge et la trahison qui fait la force du film.

Florence Aubenas a mis du temps à se laisser convaincre. Après le succès de son livre enquête *Le Quai de Ouistreham* (Éd. de l'Olivier, 2010), la journaliste a été très vite sollicitée pour en céder les droits, en vue d'une adaptation au cinéma. Son reportage, réalisé en immersion pendant six mois durant lesquels elle s'est glissée dans la peau d'un de ces travailleurs pauvres – essentiellement des femmes – courant de petit boulot en petit boulot pour gagner à peine de quoi vivre, exploités comme des forçats pour nettoyer les ferrys en partance pour l'Angleterre, humiliés quotidiennement par des chefs sans scrupule, avait permis de donner un visage et une réalité à la précarité. Il constituait le matériau idéal pour en faire un drame social, dans la veine d'un Ken Loach.

Il a fallu toute l'opiniâtreté de Juliette Binoche pour convaincre la journaliste que cette expérience et la richesse de ses rencontres pouvaient trouver une traduction au cinéma. Elle n'a accepté qu'à une condition : qu'Emmanuel Carrère en assure l'adaptation. Un choix judicieux tant l'écrivain et cinéaste se situe dans cette même lignée de récits de « non-fiction », qui depuis la parution en 2000 de son livre *L'Adversaire*, consacré à l'affaire Jean-Claude Romand, a envahi le paysage littéraire.

Au croisement du documentaire et de la fiction

Il restait à en trouver une juste traduction cinématographique. Pari réussi avec ce film hybride qui mêle à la force documentaire du livre une intrigue fictionnelle. Celle d'une amitié entre l'écrivaine sous couverture et l'une de ces femmes, fondée sur le mensonge. Elle permet au cinéaste d'apporter une réflexion toute personnelle sur la place de l'autrice dans le récit, ses scrupules éthiques et moraux, sa posture ou son imposture. Une dimension absente du livre. « *Florence pense que ses états d'âme ne sont pas intéressants. Moi, j'ai tendance à en faire des caisses avec les miens, explique Emmanuel Carrère. Cela fait de Marianne Winckler un croisement de Florence et de moi. C'est pourquoi j'ai non seulement changé son nom, mais précisé explicitement qu'elle n'est pas journaliste, mais écrivain.* »

Interprétée par Juliette Binoche, Marianne, écrivaine donc, débarque à Caen sous la fausse identité d'une femme au foyer récemment divorcée qui cherche un emploi. Avec pour projet de « rendre visibles ces invisibles ». Après un bref passage à Pôle emploi, elle rejoint très vite la cohorte de ces employées payées à l'heure dans des sociétés de nettoyage. Elle nettoie des campings ou des bureaux. Puis se rapproche de Christèle (Hélène Lambert), afin de partager son quotidien à bord des ferrys avec ses cadences infernales – une heure trente d'escale, 230 chambres, quatre minutes par chambre –, sa pénibilité et ses horaires décalés.

L'incroyable présence d'Hélène Lambert

En plongeant la star Juliette Binoche parmi des actrices non-professionnelles – toutes formidables dans leur propre rôle –, le réalisateur la place un peu dans la même position que celle de Florence Aubenas vis-à-vis de ces femmes. Un dispositif en miroir qui fonctionne parfaitement.

Si le film est centré sur Marianne, l'héroïne et la narratrice, l'actrice trouve le juste équilibre en parvenant à s'effacer suffisamment pour faire exister chacun des personnages qui l'entourent. Comme elle, on s'immerge aux côtés d'Hélène, Léa, Émily, Patricia, Évelyne dans un quotidien fait de galères et de petites misères, mais aussi de solidarité et de partage, dont le réalisme est sublimé dans la fiction grâce notamment à la musique et aux belles images de Patrick Blossier.

Et puis il y a Hélène Lambert, toute de détermination et de colère rentrée, qui par sa présence existe sans rougir face à la comédienne expérimentée. Son amitié avec Marianne se noue lentement, retenue par une forme de pudeur et de dissonance entre elles, qui prélude à la trahison finale. « Les gens qui viennent ici ne peuvent pas s'arrêter quand ils en ont assez », prévient dès le début du film la conseillère de Pôle emploi qui a reconnu l'écrivaine. Celle-ci ne pourra alors qu'admettre, dans une magnifique scène finale, son impossibilité à vivre d'autres vies que la sienne.

Cécile Rouden

Le réalisateur



Emmanuel Carrère est le fils de Louis Carrère et de la soviétologue et académicienne Hélène Carrère d'Encausse, le frère de Nathalie Carrère et de Marina Carrère d'Encausse, et le cousin du philosophe François Zourabichvili. Son grand-père maternel est un immigré géorgien.

Diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris (promotion 1979, section Service public). De 1980 à 1982, il passe deux ans à Surabaya (Indonésie) pour son service national en coopération, essentiellement à enseigner le français.

Avant de publier son premier livre, "*Bravoure*", en 1984, Emmanuel Carrère rédige des critiques de cinéma pour la revue Positif et le magazine Télérama. En 1982, il publie une monographie consacrée à Werner Herzog. Par la suite, l'intérêt de l'écrivain pour le Septième Art ne se démentira pas : dans les années 90, il est scénariste sur plusieurs téléfilms, comme "*Léon Morin, prêtre*" ou "*Monsieur Ripois*", d'après des oeuvres littéraires déjà portées à l'écran, ou "*Denis*" de Catherine Corsini.

En 1998, Carrère co-écrit le scénario de "*La Classe de neige*", adaptation par Claude Miller du livre qui lui avait valu le Prix Femina en 1995. Passionné par l'intrusion du fantastique dans la réalité, ce biographe de Philip K. Dick tire son plus célèbre ouvrage de l'affaire Jean-Claude Romand. Succès de librairie, "*L'Adversaire*" donne lieu en 2002 à un film de Nicole Garcia.

Aboutissement logique de ce flirt avec le cinéma, Emmanuel Carrère signe en 2003 son premier film comme réalisateur, "*Retour à Kotelnitch*", un documentaire très personnel, à la fois portrait d'une ville russe, enquête policière, et réflexion sur l'identité -un thème récurrent chez l'auteur. Carrère passe à la fiction deux ans plus tard avec "*La Moustache*". Vincent Lindon y campe un homme qui bascule dans le cauchemar car personne, dans son entourage, ne remarque qu'il s'est rasé la moustache. Inspirée d'un roman publié en 1986, cette oeuvre perturbante est très remarquée à la Quinzaine des Réalistes.

En 2014, il publie "*Le Royaume*", récit qui retrace la naissance du christianisme, en s'intéressant tout particulièrement aux parcours des apôtres Paul et Luc. Comme souvent dans ses livres, il mêle à l'intrigue principale l'évocation de son propre parcours, et il y développe notamment l'évolution de son rapport à la foi chrétienne. Le livre connaît une large couverture médiatique et une des meilleures réceptions critiques de la rentrée littéraire 2014

Son film "*Ouistreham*", sorti en 2021, est une libre adaptation du livre de Florence Aubenas publié en octobre 2010 (Le quai de Ouistreham)

(sources : Allo-ciné et Wikipédia)

Filmographie

1998 : La Classe de neige de Claude Miller, adaptation du roman du même nom – Prix spécial du jury au Festival de Cannes 1998

2002 : L'Adversaire de Nicole Garcia, scénariste d'après son récit

2003 : Le Soldat perdu, reportage pour Envoyé spécial sur France 2

2003 : Retour à Kotelnitch, documentaire, 2003, réalisateur

2005 : La Moustache, réalisateur et coscénariste avec Jérôme Beaujour d'après le roman homonyme — Prix sur scénario dans le cadre de l'aide à la création de la Fondation Gan pour le cinéma (2004)

2021 : Ouistreham, réalisateur d'après l'adaptation du récit homonyme de Florence Aubenas

Entretien avec le réalisateur Emmanuel Carrère (extrait du dossier de presse)

Cela répondait-il à un désir pour vous de revenir au cinéma ?

C'est plutôt l'occasion qui a créé le larron. J'ai aimé faire les deux films que j'ai réalisés, l'un documentaire (Retour à Kotelnitch), l'autre de fiction (La Moustache), et celui-là, c'est un drôle de mélange des deux : à partir d'un matériau documentaire, au lieu de se superposer au reportage, il y a un éloignement, une façon de se déporter vers la fiction. Le film contient un enjeu fictionnel qui n'est pas du tout dans le livre.

Justement, comment avez-vous abordé l'écriture du scénario, notamment le fait de vous recentrer sur un personnage qu'elle rencontre, alors que le livre se présente comme une chronique « chorale » ?

Il y a eu un premier travail d'adaptation qui a abouti à un scénario écrit avec Hélène Devynck. Après beaucoup de tâtonnements, nous sommes passés d'une adaptation très proche du livre à cet enjeu dramatique : l'idée d'une amitié qui se noue de façon plus étroite et plus intime que les autres – alors que dans le livre il est question de compagnonnage, d'une camaraderie de travail très forte, mais pas d'un lien intime. J'ai donc choisi de traiter ce lien, cette amitié, et leur conséquence : le sentiment de trahison quand la protagoniste révèle qui elle est.

Ce n'est pas dans le livre, ça ?

Non, ça n'y est pas, et à mon avis pour deux raisons. D'abord, Florence Aubenas a pris grand soin que ça n'arrive pas. Elle sait jusqu'où elle a le droit d'approcher les gens qu'elle décrit, elle a des espèces de garde-fous déontologiques que n'a pas l'héroïne du film, d'une certaine façon plus naïve. Et puis, même si elle s'est posé au long de son immersion toutes les questions morales que pose le film, et ça m'étonnerait beaucoup qu'elle ne se les soit pas posées, elle a gardé le silence là-dessus. Clairement, c'était un livre sur les gens qu'elle décrivait, pas sur ses états d'âme à elle.

Alors que vous... vous avez introduit dans cette chronique sociale vos thèmes récurrents depuis L'Adversaire : l'imposture et le mensonge...

Florence pense que ses états d'âme ne sont pas

intéressants. Moi, ce n'est pas un mystère, j'ai tendance à en faire des caisses avec les miens. Cela fait de Marianne Winckler une sorte de chimère, un croisement de Florence et de moi. C'est pourquoi j'ai non seulement changé son nom, mais précisé explicitement qu'elle n'est pas journaliste, mais écrivain. Même si, à mon sens, Florence Aubenas est l'un des meilleurs écrivains français, elle refuse le mot et se revendique comme journaliste.

Quelle a été votre méthode de travail, à partir de la première version du scénario ?

Notre méthode a été de commencer le casting très en amont, avec la directrice de casting Elsa Pharaon. J'ai passé énormément de temps à Caen, nous avons rencontré beaucoup de gens. Depuis le début, il était établi que face à Juliette Binoche, nous ne prendrions que des non professionnels. Deux personnages du livre ont joué leur propre rôle : Nadège, la contremaître du ferry, et Justine, qui fête son pot de départ. Elles deux, c'est un peu Ouistreham-Canal historique. Evelyne Borée, qui joue Nadège – la première que j'ai vue – m'avait été adressée par Florence Aubenas, dont elle était restée assez proche. Notre rencontre a eu quelque chose de magique : après avoir fait un petit essai, en trente secondes elle s'est aperçue qu'elle adorait jouer ! Comme une évidence : une autorité et une justesse dont elle ne s'est jamais départie.

Comment se déroulait le casting ?

C'était varié : soit des improvisations sur des thèmes du film, soit des discussions où ils parlaient d'eux. Une fois le casting terminé, pendant les six mois qui ont précédé le tournage, nous avons fait des ateliers à Caen, une fois tous les quinze jours. C'était une façon d'apprendre à se connaître, y compris les acteurs entre eux. Nous avons créé une sorte d'effet de troupe. Tout le monde était content de ces retrouvailles bimensuelles, sans enjeu, filmées avec une petite caméra. C'est ainsi que nous sommes arrivés en douceur au tournage.

Quand s'est opéré le choix d'Hélène Lambert qui joue Christèle ? Étant donné son importance, vous auriez pu prendre une professionnelle...

Si nous avons choisi deux comédiennes pour les rôles principaux, avec les autres qui feraient plus ou moins de la figuration derrière elles, c'aurait été un peu déplaisant. Et l'énorme apport de Juliette Binoche a été d'accepter de jouer à égalité avec les autres. Je m'attendais à ce qu'elle soit une extraordinaire comédienne, mais j'ai été surpris qu'elle soit si humble et généreuse... Au départ, les filles l'attendaient quand même avec des escopettes, la star de Paris ! Elle les a très vite conquises, tout est devenu naturel, amical. Pour revenir à Hélène, il y a en elle une espèce de colère, une âpreté, qui explosent dès la première scène à Pôle Emploi, la première que nous avons tournée. Nous l'avons travaillée en improvisation, et elle y a mis une violence beaucoup plus grande que celle du dialogue original. Le contact avec Juliette a fait le reste. Je dirais honnêtement que Juliette Binoche a dirigé les acteurs au moins autant que moi, pas du tout en leur donnant des instructions, mais dans sa façon de jouer avec eux.

Aviez-vous le sentiment que Juliette Binoche travaillait beaucoup par elle-même ?

Elle travaille tout le temps ! Déjeuner avec elle, c'est travailler. Et puis n'oublions pas qu'elle est à l'origine du film, que son désir a préexisté au mien. C'était son projet. Mais ce qui m'a le plus étonné, c'est qu'elle soit si gentille. C'est vraiment le mot.

Le personnage de Cédric est le plus proche du livre...

Absolument, et Didier Pupin s'est très simplement coulé dans le personnage. Les jours

où nous filmions ses tête-à-tête avec Juliette réjouissaient toute l'équipe, par le charme que dégageait leur relation. On savait que ce seraient des journées faciles, détendues. En fait, « diriger des acteurs », je ne sais pas vraiment ce que ça veut dire. Au commencement du tournage, comme j'étais le metteur en scène, je pensais que je devais leur donner des indications, leur dire ce que leurs personnages étaient supposés éprouver. Au bout de trois ou quatre jours, Juliette Binoche m'a pris à part : « Je voudrais te demander un truc : dans les premières prises, ne cherche pas à me diriger. Laisse-moi faire à mon idée, trouver toute seule. Ensuite, si tu n'es pas satisfait, bien sûr, dis-le moi... » Ce jour-là, j'ai pris une bonne leçon de direction d'acteurs : j'ai encore moins qu'avant cherché à diriger – et pas seulement elle.

La musique joue un rôle important...

Un ami m'a conseillé Mathieu Lamboley, un jeune compositeur qui, même s'il a déjà de l'expérience, n'est pas encore une star de la musique de film. Il a, en plus de son talent, la souplesse et la disponibilité des gens pas trop installés. Je lui ai montré un premier montage en lui disant que j'avais envie d'une « vville » un peu lancinante. En un week-end, il m'a proposé ce qui allait devenir le thème principal. Cela m'a tout de suite convaincu, ainsi qu'Olivier Delbosc, qui aime vraiment la musique et s'y intéresse activement. Le plus agréable, c'est que Mathieu a commencé à travailler plus tôt que d'habitude, en cours de montage : cela nous a permis de chercher à trois.



Entretien avec Juliette Binoche (extrait du dossier de presse)

Quand avez-vous rencontré le récit de Florence Aubenas *Le Quai de Ouistreham* ?

Probablement en 2010 lors de sa publication. C'est Cédric Kahn qui m'a recommandé sa lecture avec le projet d'une adaptation pour le cinéma. J'étais évidemment enthousiaste. Mais peu après Cédric m'a dit de laisser tomber, Florence Aubenas refusant de céder ses droits d'adaptation, ce qu'elle m'a confirmé quand je lui ai posé directement la question. Pour elle, c'était de l'histoire ancienne sur laquelle elle n'avait pas envie de revenir au cinéma.

Dix ans plus tard, le livre est quand même devenu un film...

Je suis assez têtue quand un projet me tient à cœur. J'ai donc une nouvelle fois relancé Florence qui m'a dit alors que la seule façon qu'elle accepte c'est que ce soit Emmanuel Carrère qui écrive le scénario. Mais Emmanuel n'était pas disponible, il était en train de travailler sur son roman, *Le Royaume*. Pour ferrer le poisson, j'ai suggéré qu'Emmanuel non seulement signe l'adaptation mais réalise le film. Au terme de plusieurs dîners avec Emmanuel et Florence, elle a donné son accord. J'ai rencontré un producteur qui par hasard était sur le même projet d'une adaptation du *Quai de Ouistreham*. Ça prenait tournure mais je voulais non seulement jouer dans le film mais le produire. Ce qui pour des raisons diverses m'a été refusé. J'ai vécu ce rejet comme une humiliation injuste. Cela dit, comme le grand sujet de *Ouistreham*, c'est l'humiliation des femmes, ultérieurement cela m'a servi.

Quand on s'appelle Juliette Binoche, une actrice connue et reconnue, comment fait-on pour se faire accepter par des femmes qui, non professionnelles, jouent leur propre rôle de femmes de ménage ?

Mon père était à l'agonie, je suis arrivée sur le tournage cassée et épuisée. C'est dire que j'étais immédiatement au diapason physique et mental que je devais traverser dans le film, et les femmes qui jouaient dans le film l'ont immédiatement senti. J'ai toujours eu envie de jouer une femme de ménage, comme rentrer dans l'univers de l'autre. Lorsque ma grand-

mère polonaise est arrivée en France pendant la deuxième guerre mondiale, elle a exercé pour survivre des petits boulots de ce genre. Ma mère aussi a fait des ménages jeune étudiante. Et moi de même quand j'étais étudiante j'ai fait des petits boulots. C'est donc une longue histoire familiale qui m'est toujours très présente, une longue histoire de la démerde.

Est-ce que vous vous êtes documentée sur le cas précis de ces femmes qui triment à bord des ferryboats ?

Pour la préparation des *Amants du Pont Neuf* de Leos Carax, j'ai passé du temps incognito dans la rue et à l'asile de nuit de Nanterre qui accueillait les SDF en perdition. Au terme d'une de ces nuits, je suis rentrée en bus à Paris avec un monsieur d'origine indienne qui ne savait pas que j'étais une actrice en "repérage". Il a sorti un billet de 500 francs de sa poche et m'a dit, « si tu veux, on peut le dépenser ensemble. » J'étais très touchée mais ça ne remettait pas en question mon désir et mon droit d'incarner une fille qui vit dans la rue. C'est la même chose pour mon rôle dans *Ouistreham*. Il n'y a pas de culpabilité à avoir, le but c'est de faire comprendre la vie de ces quasi-esclaves domestiques et si possible de changer les consciences sur leur condition misérable. C'est exactement ce qui s'est passé avec le livre de Florence qui heureusement a été un grand succès et qui je pense, j'espère, a fait évoluer la condition des gens de ménage. Rendre visibles les invisibles.

Avez-vous relu le livre avant le tournage ?

Oui, bien sûr mais surtout le scénario d'Emmanuel Carrère et Hélène Devynck, qui est une variation plus qu'une adaptation. Il tenait par lui-même comme un nouveau fruit ayant poussé sur l'arbre planté par Florence, avec son noyau, sa chair, sa peau. Le film doit tout au livre et en même temps, il y a greffé sa singularité.

La plupart des actrices ne le sont pas, elles jouent l'histoire de leur vie quotidienne...

J'ai passé beaucoup de temps à discuter avec ces femmes. Surtout avec Hélène Lambert, sans doute le tempérament le plus rétif de la bande. Elle développait autour d'elle un blindage très puissant pour se protéger avant de décider si



oui ou non elle allait aimer jouer ce rôle qui n'en était pas un, et surtout m'accepter. Cela a pris le temps nécessaire et puis d'un seul coup, entre deux prises, elle s'est livrée : sa vie de mère célibataire en charge de trois jeunes enfants, ses galères diverses, ses marches à pied de plusieurs kilomètres au petit matin pour rejoindre son lieu de travail, ses relations familiales.

Avant de tenir un rôle, mon rôle c'était de m'occuper de ces quelques femmes pour les rassurer et les convaincre qu'elles étaient tout à fait capables d'endosser la responsabilité heureuse de montrer les arrières-mondes de leurs métiers, un peu comme on apprend à quelqu'un à danser. Hélène Lambert, Léa Carne, Emily Madeleine, Evelyne Porée, etc. Elles sont toutes formidables.

Et vous, qu'avez-vous appris d'elles ?

J'étais là pour elles, elles étaient là pour moi. Je sais ce que c'est le travail. Mais travailler pour ne rien gagner ou presque, littéralement les mains dans la merde, je ne l'avais pas imaginé à ce point. Et puis les kilomètres à parcourir chaque matin aux aurores ou le soir tard, à des horaires où les gens sont encore chez eux. Et puis surtout

elles m'ont appris que même au fin fond de la misère, il y a un besoin d'amitié, de déconnades, d'éclates. Ensemble, on a beaucoup ri.

Dans ce film de femmes, il y a quelques hommes, dont un certain dragueur très attachant...

C'est Didier Pupin qui joue ce rôle avec grande tendresse. A l'époque, il travaillait chez Saint-Maclou ; il m'a expliqué comment poser la moquette ! Il y a aussi les deux travailleurs noirs, d'une grande beauté et pas seulement physique. Sur le ferry-boat ou à la pause, ils sont tous deux proposés à la joie de vivre, de rire et parfois de chanter, malgré tout.

Ouistreham, c'est aussi une histoire de trahison et de mensonge ?

C'est fondamental. Marianne, mon personnage, n'est plus une journaliste comme dans le livre de Florence Aubenas, mais une écrivaine connue qui décide de séjourner dans un recoin de la dèche en tachant de passer inaperçue. Évidemment elle a quelque chose d'une espionne ou plutôt d'une détective, mais à l'égal d'une actrice qui enquête sur un personnage pour atteindre ce point décisif où les sentiments deviennent vrais. Marianne est au milieu des autres, sincèrement avec eux, et conjointement à distance puisqu'elle prend des notes dans un carnet, qu'elle retranscrit le soir sur ordinateur portable. Où est le curseur entre la vérité et le mensonge ? Jusqu'où a-t-on le droit de mentir pour qu'advienne la vérité ? Lors d'une scène où Marianne est démasquée par Christèle, comment jouer ce mélange de stupeur et de déception ?

